

RATIBA HADJ-MOUSSA ET FLORENCE PIRON

Être une femme, être un homme: ambiguïtés des rapports femme-homme au Québec

La seule chose que je n'ai pas réussi à mettre avec le reste, c'est la maternité. Parce que tout le reste, ça fonctionne. (Sabine, 26 ans.)

Il y a des drames, des hommes qui n'acceptent pas [leur perte de pouvoir]. Il y a des hommes qui sont vraiment heureux maintenant, mais il y en a d'autres qui sont très malheureux. (Marc, 33 ans.)

Mais c'est pas une affirmation pour toi, avoir un enfant, c'est pas une manière de t'épanouir? (Iréna, 20 ans.)

Je voudrais être femme pour les câlins de mon fils. (Yacine, 31 ans.)

Les femmes aujourd'hui ont peut-être moins le choix que nous avant. Nous, on se posait pas de question; on se mariait, on devait rester à la maison. [Ensuite...]
(Denise, 43 ans.)

S'affirmer comme homme, c'est probablement plus difficile que s'affirmer comme femme. L'homme n'a pas de distance vis-à-vis de lui-même comme la femme en a maintenant. C'est pour cette distance-là que la femme est en avance par rapport à l'homme. Les hommes ont à

se redéfinir, mais ils sont dans les patates. (Emmanuel, 29 ans.)

Que tu sois homme ou femme aujourd'hui, tu te fixes des buts et tu essaies de les atteindre. (Sylvie, 46 ans.)

Ça devient très mêlant, on ne sait plus où se retrouver. (Ernst, 26 ans.)

Je suis un homme parce que j'aime les femmes. (Rémi, 68 ans.)

Ces propos de Québécois et de Québécoises d'âge et de milieu social et culturel divers¹, ne donnent qu'un aperçu de la complexité des rapports entre les femmes et les hommes dans le Québec contemporain. Complexité est d'ailleurs le mot qui va guider toute notre réflexion dans ce texte, dont le but est moins de proposer un diagnostic figé de l'état de la question au Québec dans les années quatre-vingt-dix que de faire sentir et apparaître le foisonnement des modèles et des choix de vie des Québécois, la créativité de ces acteurs sociaux et leur capacité d'inventer de nouvelles identités d'homme et de femme ou d'enrichir celles dont ils ont hérité.

Points de départ

Dans ce texte, nous appelons «genre» tout ce qui se rapporte à la définition de la frontière entre le (genre) féminin et le (genre) masculin, c'est-à-dire ce qui se rapporte à l'ensemble des interprétations de la différence sexuelle qui ont cours dans une société à une époque donnée². Autrement dit, les

1. Propos que nous avons recueillis lors de discussions de groupe sur le thème des rapports entre les femmes et les hommes au Québec, à l'automne 1991. Une trentaine de personnes de la région de Québec, d'origines sociale et culturelle variées et ayant des expériences de vie fort diverses, ont ainsi analysé et discuté en notre compagnie les rapports de genre qu'ils vivent et observent autour d'eux quotidiennement.

2. Nous nous inspirons de la définition que donne l'historienne Joan Scott (1988).

interprétations que les personnes, les acteurs sociaux — y compris les intellectuels, les spécialistes du genre! —, donnent, appuient ou contestent de ce qui est pensable, faisable, souhaitable et légitime pour et par chaque genre, sont au cœur de la dynamique des rapports de genre d'une société.

Loin de nous la démarche qui consiste à définir *a priori* les femmes et les hommes par un ensemble d'attributs fixes et homogènes, encore moins lorsque ces catégories sont données pour universelles (la femme est comme ci, l'homme est comme ça); de même, définir un rapport général entre les deux sexes dans les termes d'une relation fixe et déterminée, que ce soit une relation d'oppression, de domination ou de complémentarité, nous semble faire peu de cas de la complexité réelle des rapports de genre, qui sont intimement imbriqués dans de multiples autres rapports sociaux faisant intervenir, entre autres dimensions de la vie sociale, l'âge, l'appartenance ethnique, l'univers culturel, la religion, la classe sociale, et, notamment dans le cas du Québec, la langue et le pouvoir économique.

Tout en reconnaissant l'apport fondamental du féminisme dans les domaines politique et universitaire, nous estimons que notre volonté de rendre compte de la diversité des formes du genre au Québec, c'est-à-dire de la diversité des discours et des pratiques entourant la définition de la différence sexuelle, est incompatible avec une théorie (féministe classique) des rapports sociaux de sexe qui se fonde sur le postulat d'un rapport fixe, déterminé *a priori*, entre deux catégories de sexe. Que dans certains lieux de la vie sociale, ces discours et ces pratiques s'inscrivent dans des rapports de forces qui prennent forme autour d'enjeux particuliers (l'égalité juridique, le partage des tâches, le droit au travail salarié, etc.), cela est évident. Mais il est pour nous tout aussi évident que ces rapports de forces n'épuisent pas la complexité des rapports de genre au Québec, qu'on l'aborde par le biais des groupes d'intérêts qu'hommes et femmes peuvent éventuellement constituer selon les contextes institutionnels, sur le plan des relations interpersonnelles ou encore sur le plan de l'identité de genre.

Cette précision quant à notre position théorique était essentielle, car elle indique que nous nous inscrivons dans le récent, et parfois encore confus, courant de la pensée postmoderne. Selon la conception que nous en avons, le discours scientifique devrait tenter de rendre compte de la diversité du sens et des pratiques dans une société en se transformant lui-même, c'est-à-dire en rejetant les théories unitaires explicatives qui caractérisent souvent les sciences sociales classiques, au profit de la mise en valeur des paradoxes et de la complexité. C'est pourquoi, selon nous, tout discours qui semble vouloir dégager une tendance unique, par exemple le discours fortement médiatisé au Québec de la «panne du désir», doit éveiller les soupçons. De quelle partie de la société parle-t-on? Qui prend ainsi la parole? Quels intérêts ce discours représente-t-il? Par opposition à ce genre de démarche, cet essai sur les identités de genre au Québec a pour ambition de donner un aperçu de la diversité des formes du genre qui s'y déploient et de mettre en valeur la multiplicité des stratégies et la complexité des enjeux auxquels les identités de genre sont confrontées selon la culture, la position sociale, l'âge et le sexe des acteurs sociaux. Par cette approche, l'analyse du genre au Québec devient l'étude des processus de production de sens à propos de la différence sexuelle, notamment l'étude des paradoxes, des conflits et des divergences au sujet du genre dans les discours et les pratiques des acteurs sociaux féminins et masculins au Québec.

Mais comment faire? Comment écrire le foisonnement, les contradictions et les incertitudes des discours et des pratiques entourant la question du genre sans les figer, sans faire de nouvelles généralisations nécessairement réductrices, mais en donnant certains repères de ce qui se joue actuellement? Nous avons dû prendre deux décisions. La première fut de nous concentrer sur une seule dimension (mais qui ouvre sur toutes les autres) des rapports de genres: l'identité de genre. Par cette notion, nous désignons la façon dont chaque acteur social tente de définir de manière réflexive ce qui fait qu'il est homme ou qu'elle est femme dans la société où il ou elle vit.

Cette production individuelle de sens, qui se fait toujours dans le cadre général des rapports de genres et dans un contexte précis, comporte trois niveaux de réflexion: d'une part, une réflexion de type autobiographique sur les processus de socialisation qui ont amené la personne à être une femme ou un homme selon les significations en vigueur dans sa société. Cette analyse amène ensuite à réfléchir, sur un plan plus général, à ce qui est plus ou moins possible, légitime ou souhaitable comme projet de vie ou aspiration pour chaque sexe, homme ou femme. C'est à partir de cette réflexion que l'acteur social élabore ce qu'on peut appeler, faute de mieux, ses stratégies de genre, c'est-à-dire ses choix de vie, ses valeurs, ses engagements à l'endroit de sa société et des autres des deux sexes, et les moyens de les réaliser, en tant que femme ou homme. Comme le montre Hollway (1984), cette identité de genre est elle-même contradictoire et fragmentée, car elle est «en processus», toujours à reconstruire selon les expériences personnelles, les discours, les pratiques, etc.; dans les sociétés dites postmodernes, elle ne dispose plus de modèles vrais lui imposant telle définition plutôt que telle autre.

Si l'identité de genre nous est apparue comme une bonne piste pour explorer la diversité du genre au Québec, ce choix ne résout pas la question de l'écriture de la diversité. Nous avons donc pris une deuxième décision, qui consiste à intervenir dans les propos de nos interlocuteurs, avec notre propre expérience du Québec et nos observations en tant que femmes immigrantes évoluant dans un milieu universitaire, afin de définir ce que nous avons appelé des *enjeux de genre*. Par là, nous voulons désigner ce qui nous apparaît comme le noyau des possibilités propres à chaque genre à partir desquelles chacun définit son identité de genre et élabore ses stratégies de genre, c'est-à-dire le sens de sa vie d'homme ou de femme. Autrement dit, les enjeux de genre imposent aux acteurs sociaux de prendre position par leurs discours et leurs pratiques sur ce que c'est d'être femme ou homme dans la société où ils vivent; il ne s'agit donc pas de tendances ni de mouvements de société, même s'ils peuvent en générer

dans certains contextes. Ce sont des constructions abstraites qui nous ont semblé pouvoir éclairer et relier entre eux les propos que nous avons recueillis sur l'identité de genre et auxquels nous avons contribué³. Nos désaccords avec certaines interprétations ou certains choix décrits ou expliqués par nos interlocuteurs, ainsi que les propos dans lesquels nous reconnaissons nos propres stratégies ou les paradoxes de notre identité féminine, sont enchâssés dans le discours (ce texte) que nous produisons à notre tour sur le genre au Québec. Ce faisant, nous sommes partie prenante dans l'entreprise collective de réflexion sur le genre au Québec.

Reste la question du statut épistémologique de notre approche. Dans cette réflexion sur le genre au Québec, nous nous proposons de rendre compte de la complexité de la réalité de la société québécoise actuelle, c'est-à-dire de la pluralité des discours, des pratiques et des choix de vie qui s'intensifient avec la croissance et la diversification de l'immigration et avec l'entreprise bien avancée de contestation des systèmes idéologiques dits traditionnels comme la religion et la famille. Mais cette approche n'est-elle valable que dans un tel contexte ou pourrait-elle être utilisée pour explorer le genre dans d'autres contextes historiques et culturels, par exemple pour relire le genre dans l'histoire du Québec? Nous estimons que cette deuxième voie est possible, car la notion d'enjeu que nous proposons est par définition contextuelle, ce qui permet de penser une diversité des enjeux de genre dans le temps et l'espace. Cependant, notre époque contraint les discours que l'on fait sur elle (c'est pourquoi ces derniers peuvent nous renseigner sur elle) et notre essai sur les identités de genre au Québec est nécessairement situé dans le temps et l'espace. Il est important de le savoir, même si on ne peut pas en mesurer les conséquences: nous proposons une

3. Toutefois, étant donné le caractère exploratoire de cette étude, mais aussi l'énorme prétention qui consisterait à vouloir rendre compte dans un seul court texte de la multiplicité des débats entourant le genre au Québec, même en nous limitant au présent, nous avons dû écarter de nombreux aspects, par exemple l'homosexualité.

lecture de symptômes difficilement saisissables et pourtant décisifs, et non un diagnostic définitif.

Dans ce qui suit, nous présentons trois grands enjeux qui commandent des stratégies différentes selon les contextes et les personnes: celui de l'identité féminine, celui de l'identité masculine et celui du couple, ce dernier étant un des principaux points de rencontre, concret et abstrait, des hommes et des femmes.

L'enjeu de l'identité féminine

«La seule chose que je n'ai pas réussi à mettre avec le reste, c'est la maternité. Parce que tout le reste, ça fonctionne.»

Cette phrase d'une femme de vingt-six ans résume bien le dilemme que les jeunes femmes vivent aujourd'hui. Selon nous, et contrairement à ce que suggèrent les nombreuses études consacrées au vécu des femmes, ce dilemme n'est pas seulement le résultat des contraintes et des problèmes de la double journée de travail, de la difficulté que les femmes ont à assumer convenablement et en même temps les responsabilités de leur vie professionnelle et de leur vie familiale: il s'agit d'abord du choix qu'elles doivent faire à un moment donné de leur vie d'être mère. Cette question se pose de manière inédite aux jeunes femmes d'aujourd'hui. En effet, les transformations, à nos yeux fondamentales, des conditions de vie des femmes du xx^e siècle, notamment leur entrée massive sur le marché du travail, leur accès à un revenu, et surtout le droit tout récent d'en disposer à leur guise, ont bouleversé les données culturelles qui faisaient de la maternité le centre de (notre) leur identité de genre. Cette nouvelle autonomie, qui correspond à un bouleversement de la définition traditionnelle⁴ du féminin, remet nécessairement en

4. La notion de tradition, ou de «modèle traditionnel», est loin d'être claire; ainsi, de nombreuses traditions se donnent pour évidentes et

cause le rapport des femmes à la maternité qui était au cœur de leur identité traditionnelle de genre. Ce déplacement transforme les visions que les femmes ont d'elles-mêmes. Elles savent désormais qu'elles ont acquis d'autres moyens de réalisation personnelle que la maternité. Cependant, cette dernière reste incontournable pour les femmes en raison des contraintes liées au corps féminin.

L'enjeu de genre principal qui se pose pour de nombreuses femmes est le suivant: comment, en tant que femme, se réaliser comme personne sans pour autant renoncer à la maternité? Cette notion de personne apparaît souvent dans les propos des femmes rencontrées. Par ce terme, elles semblent vouloir remettre en cause les contraintes liées au genre féminin traditionnel, qui limitaient les possibilités d'action et de discours des femmes, notamment dans la vie professionnelle. En effet, il n'y a pas si longtemps, les femmes étaient appelées à être uniquement des mères et des épouses, et toute transgression de cette définition conduisait à leur mise à l'écart dans la société. Dans le discours de nos interlocuteurs, la personne serait un être qui se réalise de façon autonome et qui développe ainsi toutes ses potentialités, mais à la condition d'effacer ou de contourner la différence entre les sexes, jugée trop contraignante. Ce discours met ainsi en place une sorte d'interchangeabilité entre les femmes et les hommes, tous des personnes égales: «Que tu sois homme ou femme aujourd'hui, tu te fixes des buts et tu essaies de les atteindre [...]. Et s'il y a des blocages, c'est pro-

établies alors qu'elles sont le fait de processus idéologiques et politiques situés. Nous devons donc préciser que le mot «traditionnel» ne désigne pas ici une réalité historique précise et bien documentée, mais renvoie à une construction imaginaire, composée d'éléments épars de ce qu'on suppose être le passé et qui sert de référence pour parler du présent. Dans le cas des rapports de genre, ce modèle renvoie au stéréotype de la femme dépendante économiquement de son mari et dont le rôle est de s'occuper de son foyer. L'histoire nous montre que ce modèle renvoie en fait à des périodes bien précises du passé, par exemple à l'après-guerre dans la classe moyenne en Amérique du Nord ou à l'époque victorienne dans la bourgeoisie. Il existe aussi évidemment de tels modèles pour les hommes (voir plus bas).

bablement parce que l'individu se les met ou se les donne.» (Sylvie, 46 ans.)

Pour ces femmes, l'égalité semble être une condition essentielle à leur réalisation personnelle, se situant au-delà des contraintes de genre, en particulier de celles qui sont associées traditionnellement à l'expérience de la maternité. On peut voir ainsi des femmes renoncer à cette expérience, ne pas vouloir d'enfants afin de se consacrer à leur vie professionnelle, à la réalisation de tout leur potentiel, à égalité avec les hommes: «Je remarque qu'il y a beaucoup, beaucoup de femmes qui n'en veulent pas [des enfants], qui ont une carrière et un travail qui leur plaît.» (Susan, 35 ans.) Ces femmes considèrent qu'elles ont plus de chance de se réaliser et de s'épanouir comme personne complète et autonome en choisissant cette stratégie.

En revanche, de nombreuses femmes décident de ne pas renoncer à la maternité même si, par ailleurs, elles rejettent le modèle traditionnel de l'épouse soumise et dépendante (voir plus loin «Les enjeux du couple»). Ce désir d'enfants exprimé par ces femmes a frappé plusieurs hommes que nous avons rencontrés: «Je pense que les filles de mon âge se torturent plus les méninges à propos de ça [les enfants] que moi.» (Emmanuel, 29 ans.) Il semble en effet que ce sont les femmes plus que les hommes qui désirent des enfants. Or, dans le contexte actuel où les femmes sont massivement sur le marché du travail, la maternité devient une réalité extrêmement complexe sur le plan pratique. Mais malgré ces difficultés, les femmes tiennent encore, et parfois de façon acharnée, à la maternité, au point que, dans certains cas, elles revendiquent le droit d'être mère: «J'ai assisté à un colloque sur les femmes et le droit; [...] on réclamait le droit à la maternité, c'est quand même pas pire!» (Christine, 26 ans.)

Deux raisons principales peuvent expliquer cet attachement à la maternité. D'une part, les femmes reconnaissent leur corps et son potentiel reproducteur⁵. Ce corps est pour

5. Le féminisme a joué un rôle prépondérant dans la reconnaissance par les femmes de leur corps, de ses contraintes et de ses significations sociales. Alors que pour les premières féministes, le corps et la maternité consti-

elles une réalité incontournable qu'elles associent parfois à leur responsabilité sociale et individuelle à l'endroit de la survie de la société où elles vivent. D'autre part, cette conscience du corps féminin et de sa puissance vitale peut les conduire à valoriser la maternité comme moyen d'épanouissement individuel.

Il y aurait donc deux usages de la notion de personne dans le discours féminin: dans un, la maternité est considérée comme un frein ou un obstacle à la réalisation complète de la personne, tandis que selon l'autre, la maternité est vue comme un élément quasi indispensable à l'épanouissement d'une femme. Fait remarquable, les femmes s'identifient souvent à ces deux points de vue en même temps, ce qui les conduit à vivre des situations parfois déchirantes. Le dialogue suivant entre deux jeunes femmes, Sabine (26 ans) et Iréna (20 ans), illustre parfaitement ces interrogations:

À seize ans, je rêvais de porter un enfant. Pour moi, c'était une fin en soi. [...] C'était un peu comme la raison pour laquelle j'étais là, [...] c'était à ça que je servais. [...] C'était très positif. [...] Avec les années, j'ai eu des projets à moi, j'ai eu des choses à faire, faire un bac, etc.; et plus ça avançait, moins j'y pensais, moins j'avais besoin de me dire qu'il me fallait avoir un enfant pour me sentir complète. [...] Avant, j'avais besoin de penser que le fait de procréer, avoir un enfant, c'était l'accomplissement de moi [...]. On dirait qu'avec les années, je me suis rendu compte que non, qu'il y a plein de choses que je peux faire, qui me rendent autant... [Mais je sais maintenant que] je ne pourrais jamais vraiment totalement m'affirmer en tant que femme parce qu'il y aura toujours le côté maternité. [...] Mais pour le moment, ça veut toujours pas briser les choses, mais ça me ramène à l'ordre. (Sabine.)

Mais, c'est pas une affirmation pour toi, avoir un enfant, c'est pas une manière de t'épanouir? (Iréna.)

tuaient un obstacle à l'émancipation des femmes, le néo-féminisme a tenté de réhabiliter «le fondement corporel du sexe» (Françoise Collin, 1989, p. 38-39).

Non, ça pourrait l'être. Mais c'est justement là que le choix intervient. Tout comme avec ma carrière, je vais m'épanouir énormément. Mais si je veux un enfant, il va falloir peut-être que je l'arrête pour l'avoir. Est-ce que je devrais? Quelque part, il faut que tu arrêtes l'un pour faire l'autre. Oui! c'est important d'avoir un enfant, mais c'est totalement un choix. (Sabine.)

Bien qu'étant dans un entre-deux qui rend complexe la définition de l'identité de genre féminin, les femmes ont toujours un savoir minimal des conséquences des choix qu'elles font et des enjeux qu'ils présupposent:

Parce que je me rends compte que les années avancent et que ça influence énormément tout ce que je fais. Par exemple, «mon plan de vie» se trouve continuellement... faut que j'y pense, que je le garde là, comme en parallèle parce qu'il y aura un moment où il me faudra faire des choix. Que je le veuille ou non, à quarante ans, je n'en aurai pas, d'enfants. Donc, il faudrait que je modifie des choses. Puis être femme et dire «Je veux aller jusqu'au bout de ce que je suis»; par exemple, côté carrière, pour moi c'est très important, je voudrais étudier au maximum, faire le plus possible. C'est bien beau, mais combien de temps que je vais travailler, puis le jour où je vais me marier, quand est-ce que je vais avoir des enfants? *Mettre tout ça ensemble, ce n'est pas évident. La seule chose que je n'ai pas réussi à mettre avec le reste, c'est la maternité.* Parce que tout le reste, ça fonctionne. [C'est un] dilemme pour une femme: Où est-ce qu'on fait les concessions et où est-ce qu'on n'en fait pas? Pour une femme c'est plus déchirant que pour un homme. (Sabine.)

On constate ainsi que celles qui ont privilégié leur emploi ou leurs études se retrouvent dans une position difficile à vivre lorsqu'elles veulent avoir des enfants. Pour beaucoup d'entre elles, choisir le travail et choisir en même temps la maternité les met dans une situation complexe. D'où de nombreux déchirements, d'où surtout de nouveaux positionnements à l'égard de la maternité dont le moment est

désormais pensé stratégiquement⁶. La maternité maintenant se pense, demande un temps d'arrêt et fait partie d'un projet de vie qu'on tente, malgré l'incertitude, de prévoir et de planifier. La trajectoire de vie d'une Québécoise des années quatre-vingt-dix est à l'inverse de celle de sa consœur des décennies antérieures:

À mon époque, en effet oui, on engageait beaucoup plus la relation [avec le conjoint] et la parenté. Ça veut dire les années soixante début soixante-dix. Donc c'est pas si loin. Puis, je regarde dans ma famille, toutes les femmes, nous avons fait ce cheminement-là. D'abord une vie amoureuse, d'abord parent et ensuite professionnelle. Alors que maintenant, on rencontre plus facilement, plus couramment l'inverse. (Anne-Marie, 50 ans).

Dans ces nouvelles conditions de vie, la planification⁷ devient le mot clé, le leitmotiv qui balise les pratiques des acteurs sociaux selon un ordre déterminé: l'enfant occupe dans l'ordre des priorités une place qui vient après les études ou la profession: «Je pense que le désir d'enfant se pose toujours en rapport avec la situation professionnelle. Pour les adolescents, la question du désir d'enfant ne vient pas spontanément, mais semble très rapidement liée à des considérations financières, professionnelles.» (Patrick, 29 ans.)

Quant aux femmes qui ont misé sur leur vie professionnelle pendant les années habituellement réservées à la pro-

6. Les hommes et les femmes rencontrés sont conscients de cette difficulté. Ils sont même très critiques relativement aux politiques actuelles qui n'assurent pas, selon eux, des structures adéquates aux besoins des familles: «La société n'aide pas les femmes qui veulent travailler et avoir des enfants.» (Lucie, 34 ans.) Les formules qui ont été proposées lors des discussions montrent la créativité des acteurs sociaux et leur connaissance des problèmes auxquels ils font face, ainsi que les solutions qui pourraient être adoptées.

7. Selon Marie (32 ans), le premier enfant d'un couple montagnais échappe à la planification qui dicte la venue du premier enfant dans les autres groupes culturels. Ce n'est qu'après le premier enfant que le couple de parents (souvent très jeune), s'il veut rendre durable son union, va décider de planifier le reste de la famille.

création (entre 25 et 35 ans), le désir d'enfant, qui peut se faire soudainement entendre à l'approche de la quarantaine, peut en conduire certaines à une forme de renoncement au couple, c'est-à-dire à décider d'avoir seule un enfant si leur conjoint n'en veut pas ou si elles n'ont pas de compagnon. Ce choix devient de plus en plus une solution pour ces femmes qui découvrent que la maternité est indispensable à l'épanouissement de leur personne, et ce malgré les énormes difficultés matérielles, émotives et sociales qu'elle entraîne⁸. Leur désir d'enfant, même en l'absence du père, semble l'emporter sur l'attachement au couple.

Mais il demeure que, la plupart du temps, la décision d'avoir un enfant se négocie à l'intérieur du couple:

Habituellement, c'est la femme qui menace, qui dit: «Moi, je veux avoir un enfant, et ça finit là.» L'homme s'y fait; c'est pas toujours de gaieté de cœur et même qu'il y a beaucoup de tiraillements. Mais généralement, c'est la femme qui a cette idée-là, et quelquefois elle l'impose, pas nécessairement pour la survie du couple, mais pour elle, pour se réaliser.» (Paul, 40 ans.)

Cet ordre de priorité se retrouve chez de très jeunes femmes:

Pour beaucoup de mes amies, c'est un enfant. Je pense même que la question du couple est secondaire [...]. Moi personnellement, je n'en veux pas. Je n'y pense pas du tout, ça les étonne. Elles ont 23-22-21 ans et elles sont tellement sûres qu'elles vont avoir des enfants. [...] Je pense que la préoccupation de l'enfant est plus grande que celle de trouver un compagnon.» (Iréna, 20 ans.)

Pour ces femmes, l'enfant est prioritaire et le conjoint, surtout lorsqu'il s'agit de femmes professionnelles qui se ren-

8. À propos de ces difficultés, on peut se rappeler la surprenante déclaration du vice-président américain, Dan Quayle, à propos de Murphy Brown, cette brillante journaliste de fiction qui fit le choix à 38 ans d'avoir un enfant, l'accusant d'être une menace pour l'institution de la famille.

dent compte qu'il est temps de faire des enfants, «permet seulement de compenser la perte de temps» (Christine, 26 ans) et est défini plus comme géniteur que comme compagnon, surtout lorsqu'il est réticent: les hommes passent, les enfants restent.

À l'inverse de cette stratégie de genre, il en existe une autre qui, pour les femmes qui ne veulent pas renoncer à la maternité, consiste à tout faire pour donner un père à leurs enfants et des enfants à leur mari. Être une femme, c'est alors être capable de faire le don de soi à ses enfants et à son mari, demeurer l'âme du foyer: «La femme est responsable du foyer. Si elle va à l'extérieur, c'est beaucoup plus difficile de garder sa famille ou son ménage uni, de voir au bon fonctionnement. [...] Tu voudrais toujours avoir ta maison impeccable, tes enfants impeccables et tu veux être à date; le mari, faut qu'il soit impeccable aussi.» (Denise, 43 ans.) Cette dernière stratégie est adoptée par de nombreuses femmes, notamment par celles âgées de plus de quarante ans; toutefois, elle est considérée par d'autres comme un piège qui empêche d'accéder à l'unité de la personne, car être femme, c'est être un tout.» (Lillian, 50 ans.)

Les paradoxes dans lesquels se trouvent les femmes qui veulent concilier l'épanouissement de leur personne et la maternité avec ses contraintes font dire à Denise (43 ans) que «les femmes aujourd'hui ont peut-être moins le choix que nous avant. Nous, on ne se posait pas la question, on se mariait, on devait rester à la maison. Tandis qu'aujourd'hui, les femmes font leur carrière et travaillent; elle disent: "On fait notre bout de chemin." [...] Elles vont garder leur carrière et ne resteront plus juste femme à la maison parce que pour elles, c'est quasiment insultant».

En somme, la maternité semble être pour les femmes la toile de fond des processus de définition de leur identité de genre. En effet, elle les amène à prendre position par rapport à leur conjoint dans le couple, parfois à choisir l'enfant au lieu du père (ou l'inverse). En ce sens, la maternité constitue le lieu obligé par rapport auquel les femmes formulent leurs stratégies et leur identité de genre. Elles peuvent choisir

d'être mère ou refuser de l'être, mais elles ne peuvent faire comme si elles n'avaient pas de corps potentiellement reproducteur, comme si la possibilité d'être mère n'existait pas. Cette réalité ne semble pas toujours compatible avec les autres canons de la réalisation de soi et de la personne, ce dont certaines femmes, quelle que soit la voie qu'elles choisissent, sont conscientes. La maternité constitue pour les femmes une expérience, certes encore très valorisée, mais à elle seule insuffisante dans la définition de la personne qu'elles veulent devenir. Selon leur situation et leurs enjeux personnels, elles vont tenter soit de minimiser ou même de gommer leur déterminisme de genre dans la notion interchangeable de la personne — puisque être une personne, c'est être l'égal et la semblable de l'homme —, soit, car les choses ne sont pas si simples, de maintenir leur identité sexuée et de la faire entrer comme une composante à part entière de ce qui s'appellera la personne, c'est-à-dire femme, mère, épouse, conjointe et travailleuse.

L'enjeu de l'identité masculine au Québec

«Les hommes ont à redéfinir quelque chose, mais ils sont dans les patates.»

Les transformations de la société québécoise, et en premier lieu celles qui ont été portées par les mouvements sociaux des femmes, comme leur entrée sur le marché du travail, leur accès à des domaines traditionnellement masculins et le contrôle des naissances, ont nécessairement eu des effets sur les représentations et les pratiques associées au genre masculin⁹. En effet, en pénétrant dans le territoire traditionnel du masculin et en s'appropriant de plus en plus ses éléments, les femmes et leurs pratiques, au nom de l'égalité, ten-

9. En effet, étant donné notre concept de genre comme définition de la frontière entre le masculin et le féminin, si l'un des termes se transforme (dans ce cas-ci, le féminin), l'autre ne peut demeurer inchangé.

dent à orienter les rapports de genres au Québec vers une interchangeabilité des genres et donc des identités de genre: une femme peut faire tout ce qu'un homme fait. Mais qu'en est-il de la réciproque? Que devient alors la spécificité de l'identité masculine? Ou plutôt, quels sont actuellement les repères dont disposent les hommes pour se former une identité de genre masculin?

La production d'une nouvelle définition du genre masculin nous apparaît comme l'enjeu principal de l'identité masculine dans le contexte actuel québécois; pour plusieurs hommes, en effet, cette identité est marquée par un flou et une incertitude qui laissent beaucoup de place à l'improvisation et aux expériences individuelles: «Les hommes ont à redéfinir quelque chose, mais ils sont dans les patates. La condition masculine, ce n'est pas si simple.» (Emmanuel, 29 ans.)

Ce discours sur la crise de l'identité masculine n'est pas nouveau (Badinter, 1992). Plusieurs études associent par exemple à cette situation le désarroi des garçons adolescents qui sont beaucoup plus nombreux que les filles à décrocher du système scolaire, et les relations parfois difficiles entre les pères et leurs enfants, notamment leurs fils. Dans ce texte, nous voulons aller plus loin que ce constat de crise et, en reconnaissant la reconstruction d'une identité de genre masculin comme un enjeu de genre, montrer quelques tentatives d'hommes pour inventer de nouvelles stratégies de genre qui, tout en rejetant les éléments contestés du modèle masculin traditionnel dont ils ne veulent plus, leur permettent de résister à l'interchangeabilité et de maintenir un sens à la notion de genre et à leur sentiment d'une différence. Comme de nombreuses femmes qui expriment aussi leurs inquiétudes à ce propos, ces hommes souhaitent que la différence entre le masculin et le féminin continue d'avoir un sens, quel qu'il soit, car ce sens est nécessaire à la sexualité et à la procréation, en somme à la famille (quelles que soient ses modalités), sans laquelle les sociétés ne pourraient se reproduire¹⁰.

10. Les nouvelles technologies de reproduction, grâce auxquelles les femmes peuvent désormais enfanter sans père (avec seulement du matériel

L'enjeu de genre masculin nous paraît largement aussi complexe et déchirant, si ce n'est plus, que celui de genre féminin, et ce pour trois raisons qui nous ont été mentionnées par nos interlocuteurs. Premièrement, les hommes, contrairement aux femmes des années soixante-dix et quatre-vingt, ne disposent d'aucun mouvement collectif social, politique et intellectuel pour les appuyer dans cette démarche de réflexion sur leur genre (bien qu'il existe quelques groupes de réflexion sur la condition masculine). Deuxièmement, en se concentrant sur les femmes, le féminisme a eu comme effet imprévu d'occulter les déterminismes propres au genre masculin, que des jeunes hommes comme Emmanuel (29 ans) ou Patrick (29 ans) découvrent progressivement et, parfois, douloureusement:

J'ai l'impression que s'affirmer comme homme, c'est probablement plus difficile que de s'affirmer comme femme [...]. On parle de condition féminine depuis longtemps. Les femmes ont conscience des pièges dans lesquels elles sont, alors que les hommes en sont à peine rendus là. La condition masculine commence à peine à surgir. Celui qui est le plus dans la merde, c'est celui qui ne s'en rend même pas compte. Je connais plein de gars ou de pères qui n'en ont même pas conscience [...]. À la naissance, on a tous des patterns, des patrons qui nous sont assignés. C'est sûr que celui à qui on a attribué le rôle de pouvoir ne se révoltera pas parce qu'il a le pouvoir. Porter le pouvoir, c'est probablement aussi lourd que porter la soumission, si c'est pas toi qui a choisi de le porter. La femme sait qu'elle est déterminée, l'homme l'est autant mais il ne s'en rend pas compte. C'est ça qui est le plus difficile, la prise de conscience.

Dans cette analyse, Emmanuel fait allusion à la troisième raison de la complexité de l'enjeu de genre masculin: le pouvoir. Ainsi, deux des participants ont interprété le changement dans la définition du genre masculin au Québec ces

organique) constituent un problème, si ce n'est un obstacle, de taille supplémentaire à dépasser en regard de la reproduction de la société.

dernières décennies comme une perte de pouvoir des hommes face aux femmes. Marc (33 ans) nous dit ceci: «Il y a un constat qui me semble évident, c'est que, de toute façon, les hommes ici ont perdu le pouvoir et les choses ne feront qu'empirer. Si l'homme ne s'adapte pas, il va mourir tout simplement.» Roger (42 ans) fait le même constat: «Le couple a évolué terriblement [...], la femme était soumise [avant]. Mais il faut vivre avec son temps. Alors la femme [...] prend une partie du gâteau. Et la partie qu'elle prend, et bien nous, [les hommes], on la perd.» Comme le dit Marc, «il va falloir qu'on en donne aux femmes». Selon ce point de vue, non seulement les hommes ont perdu du pouvoir, mais ils ont perdu par le fait même un de leurs principaux repères dans la définition de leur identité de genre, c'est-à-dire leur autorité sur les femmes. Pour ceux qui définissaient ainsi leur identité de genre, c'est-à-dire qui se sentaient hommes parce qu'ils avaient du pouvoir sur les femmes, «la perte du gâteau» peut conduire à une incompréhension de ce qui se joue dans les rapports de genres, devenir un véritable drame personnel¹¹: «Ceux qui acceptent de prendre le gâteau, ça va, mais ceux qui n'acceptent pas de le perdre... À un moment donné, [ils disent à leur femme]: "Prends-le toute, le gâteau, moi je m'en vais!" Ça peut sûrement amener des conflits: soit [que les hommes] veulent reprendre un peu de gâteau, ou ils ne sont pas capables [et ils disent]: "Garde-le toute, moi je m'en vais ailleurs."» (Roger.)

Cependant, selon quelques analyses récentes de l'histoire des rapports de genres au Québec (notamment celles présentées au colloque du GIFRIC, en 1991), les hommes francophones québécois n'auraient jamais eu de pouvoir global sur les femmes et la définition traditionnelle du masculin que les féministes québécoises ont contestée avec

11. On peut associer ce drame personnel aux actes de violence que des hommes ont commis sur leur conjointe et parfois sur leurs enfants ces dernières années. Comme le dit Marc (33 ans): «Il y a des drames, des hommes qui n'acceptent pas [leur perte de pouvoir]. Il y a des hommes qui sont vraiment heureux maintenant, mais il y en a d'autres qui sont très malheureux.»

force n'aurait jamais vraiment correspondu à la réalité québécoise (en dépit, évidemment, de certains points communs). L'argument avancé pour soutenir cette interprétation est que le contexte particulier du Québec exige d'une analyse des rapports de genre qu'elle prenne en compte les autres rapports de force en place, en particulier ceux qui faisaient des Canadiens français des acteurs sociaux «dominés» par la minorité anglophone, sans compter le pouvoir du clergé et ses relations privilégiées avec les femmes. Or la plupart des féministes, notamment celles qui s'inspirent des analyses féministes importées de France ou des États-Unis, ne tiennent pas compte de cet aspect dans leur analyse de la domination des femmes par les hommes au Québec. Sans prendre position dans ce nouveau débat par manque d'information (tout en ayant un préjugé favorable envers toute analyse qui se rapproche de la complexité des contextes), nous en retenons que le fameux modèle traditionnel masculin, qu'il soit regretté, contesté ou rejeté par de nombreux hommes et de nombreuses femmes, n'est pas lui-même clair et précis.

Toutefois, qu'il soit réel ou mythique, le modèle du pouvoir masculin traditionnel semble être devenu inacceptable pour la plupart des jeunes hommes mais aussi pour des hommes plus âgés. Mais par quoi le remplacer? Par le biais de sa métaphore du gâteau (voir plus haut), Roger a parlé de deux stratégies de genre qui s'offrent aux hommes dans le contexte actuel: d'une part, la démission (qu'on peut appeler désengagement), qui peut s'exprimer par la solitude, le silence, le non-désir d'enfant, etc., et, d'autre part, la volonté de (re)prendre le pouvoir par la force ou la ruse, afin de miner la redéfinition que les femmes, par leurs acquis sociaux, ont imprimé aux identités de genre. Il existe toutefois d'autres stratégies, expérimentées notamment par de jeunes hommes qui prennent parfois des risques personnels dans leurs efforts pour résoudre le problème c'est-à-dire donner un sens à l'incertitude propre à leur situation de genre.

La première étape par laquelle semblent passer ces hommes en vue de reconstruire des définitions de leur genre qui évitent l'interchangeabilité, consiste en une prise de cons-

science de leurs déterminismes de genre, c'est-à-dire de la manière dont ils ont été socialisés. Ainsi, Patrick (29 ans) non seulement se sent «envahi» par son genre masculin, mais cela le rend «inconfortable», notamment parce qu'il a l'impression que toute une partie de lui-même, sa «partie féminine» qu'il associe à la sensibilité, a été sous-développée: il se sent «incompétent» dans ce domaine et il associe ce sentiment directement au fait qu'il est un homme et qu'il a été déterminé à être ainsi.

Ces hommes expérimentent ainsi le fait que, comme aux femmes, on leur a imposé par la socialisation une identité de genre qui les contraint à exister d'une façon spécifique. Cette expérience devient d'autant plus complexe que cette prise de conscience se fait au moment où ce modèle n'est plus possible et que certains se demandent même s'il a vraiment existé tel quel! Ces paradoxes amènent certains hommes comme Zenan (38 ans) à tenter de réfuter complètement ce modèle traditionnel (qu'il a appris dans sa jeunesse en Iran) au nom d'autres valeurs qui correspondent à celles que véhiculent les mouvements féministes au sens large: l'égalité, le partage. Il distingue très nettement entre «d'où je viens, [...] le type d'action [...] que je subis» et «à partir de ça, où je désire aller, qu'est-ce que j'ai envie de réaliser [...] en tant que personne». Ce rejet de l'identité masculine traditionnelle au nom de nouvelles valeurs a parfois conduit les hommes à des situations contradictoires, difficiles à vivre: «Est-ce que j'ai le droit de trouver une belle fille et de dire "C'est une belle fille" sans que ce soit macho? Est-ce que j'ai le droit d'assumer mes désirs? Ce sont des choses que je commence à faire, alors qu'il y a eu un moment où je pouvais refouler un tas de trucs, me disant "Non, un homme modèle ne doit pas trouver qu'une fille a un beau cul", par exemple.» (Emmanuel, 29 ans.)

Cette incertitude et ces paradoxes peuvent sans doute être mis en rapport avec le désengagement des hommes, notamment à l'endroit de la procréation, qui a été relevé par plusieurs des participants et participantes: «Moi, je connais plusieurs couples [dans lesquels] les hommes ont peur

d'avoir [des enfants]. C'est peut-être un peu mon cas. Si mon amie me disait qu'elle était enceinte de quelqu'un d'autre, je pense que ça me dérangerait moins que si c'était moi. [...] Il y a une question de responsabilité. Ce n'est pas raisonné. [Si elle me disait]: "Bon, tu ne veux pas d'enfants, je t'en ferai un autre", je l'accepterais.» (Louis, 28 ans.) Ce refus de la paternité peut s'expliquer en effet par la réticence de certains hommes à reproduire leur incertitude identitaire; de plus, l'identité démasquée et rejetée comportait une définition de la paternité que plusieurs jeunes hommes remettent en question, estimant qu'ils n'ont «pas eu de modèle de père» (Patrick), ce qui signifie que le modèle qu'ils ont eu ne convient plus mais qu'ils n'ont pas encore trouvé une autre solution: «Il faut réinventer la paternité», dit Patrick. Or ne pas connaître de réponse à la question «Qu'est-ce qu'être père?» peut pousser des hommes à renoncer à ce risque, sans pour autant qu'ils renoncent à aimer des enfants, comme en témoignent les hommes qui se joignent à des femmes ayant déjà des enfants.

En revanche, d'autres hommes optent pour une stratégie opposée: ils essaient de se rapprocher de leurs enfants, de donner une force réelle à leur rôle de père, au point, comme Greg (49 ans) et Peter (49 ans), d'assimiler leur identité d'homme à leur rôle de père. Ce rapprochement va de la quasi-maternité (apprendre à mater son enfant dans une situation de garde partagée et tenter ainsi de se le réapproprier), aux attentions diverses et aux soins donnés aux enfants (aller les chercher à l'école ou à la garderie, jouer avec eux, leur faire prendre un bain, etc.). Plusieurs participants, hommes et femmes, ont observé des hommes de leur entourage s'engager davantage sur cette piste, même si par ailleurs leur vie quotidienne de couple semble assez conventionnelle. De même, rétrospectivement, certains hommes plus âgés regrettent de n'avoir pas pu vivre cette ouverture issue de la transformation du masculin.

Dans le cas des immigrants, cette possibilité de repenser l'identité masculine est considérée comme une ouverture très positive, mais aussi comme une difficulté, dont l'ampleur se

mesure au type de culture d'origine¹²: ainsi, ce jeune père algérien qui voudrait «être femme pour les câlins de mon fils» et qui, comme deux autres hommes d'Iran et du Rwanda, remet en cause le rapport de son propre père à ses enfants, caractérisé par une très forte autorité et peu de contacts affectueux: «Mon père, c'est l'ancienne génération, [...] le genre autoritaire. Je veux inventer un autre modèle de père, m'inspirer du modèle québécois, sans renier bien sûr ma culture.» (Yacine, 31 ans.)

L'incertitude de genre qui règne au Québec pour les hommes et qui permet toutes sortes d'expériences, signifie pour Zenan (38 ans) qu'il est possible de créer un modèle de couple différent de celui de ses parents dans lequel «les femmes sacrifiaient énormément, fermaient leurs yeux sur leurs propres désirs et intérêts individuels pour sauvegarder l'unité familiale». Pour les hommes de la deuxième génération (des enfants d'immigrants), l'incertitude se situe à la fois au niveau de l'identité de genre et des références culturelles parfois contradictoires qui proviennent du Québec et du pays d'origine de leurs parents, situation qui n'est pas facile à vivre: «Ça devient très mêlant, on ne sait plus où se retrouver.» (Ernst, 26 ans.)

Entre la dissolution du masculin traditionnel, qu'elle soit vécue et interprétée comme un drame, comme une libération ou comme un fait auquel il faut s'adapter, et la reconstruction d'un nouveau masculin, le passage est long et complexe, et se fait et se vit différemment selon les individus, leur âge, leur milieu social. Pour les hommes issus d'un milieu où les mouvements de femmes ont été bien acceptés et intégrés, la notion de personne semble souvent tenir lieu de discours médiateur. Ainsi Zenan, rejetant son déterminisme (culturel), remarque que «[les questions] "où je vais, de quoi j'ai envie" entraînent une diminution et un effacement de la question du

12. Nous avons remarqué une différence entre les situations d'hommes immigrants mariés à des Québécoises (couples mixtes) et celles où les deux conjoints sont de la même origine culturelle. Dans le premier cas, les hommes sont obligés de «s'adapter» beaucoup plus rapidement que dans le second.

sexe [par rapport] aux désirs qu'on a envie de réaliser, les objectifs, les responsabilités, le sens qu'on veut donner à son existence, chacun à sa façon, avec ses propres moyens; on va voir que la question du sexe [je suis un homme ou une femme] diminue. Parfois, même, ça se perd: c'est la personne!»

On peut lire dans ces propos, dans cette utilisation de la notion de personne pour exprimer l'incertitude liée au masculin, une tentative pour dépasser la définition traditionnelle du masculin au profit d'une mise en valeur de la personne, c'est-à-dire d'un sujet mythique non sexué, rempli de potentialités et libre de s'épanouir comme il le souhaite. On retrouve également dans ce discours des traces de l'individualisme et du repli sur soi caractérisant une certaine (post)modernité, qui sont employés ici stratégiquement par des hommes en quête d'une identité sociale de genre qui soit viable et réelle; les différences individuelles semblent alors l'emporter sur les différences de genre, et la personne s'épanouit au-delà de ces différences. Mais cette stratégie porte en elle le risque de l'interchangeabilité, c'est-à-dire la disparition de la différence sexuelle et de la spécificité masculine, ce qui constitue une donnée majeure pour la survie de la société.

Certains hommes sont conscients de ce risque et évoquent la sexualité comme étant le dernier rempart contre l'interchangeabilité: «J'ai de la misère à définir l'identité masculine. C'est pour ça qu'heureusement, il y a le sexe qui nous reste. [...] Une femme est capable de faire de l'argent... Tout ce que je peux faire, la femme est capable de le faire, sauf la relation sexuelle: ça lui prend un homme.» (Marc, 33 ans.) Ainsi, en l'absence de repères collectifs d'identité de genre qui soient satisfaisants et viables, c'est à chaque homme qui souhaite le maintien vital de la différence dans les représentations et les pratiques (tout en reconnaissant la nécessité d'abolir les hiérarchies *a priori* qui l'accompagnaient) de proposer et d'essayer des modèles: paternité intensive ou substitutive, ou alors, «nouveau machisme», comme Emmanuel qui a décidé de ne plus refouler son goût pour la séduction: «Les gens me prendront comme je suis, et s'il faut que je sois

[considéré comme] macho, je le serai. Mais au moins, ce sera clair.»

En somme, l'enjeu principal de l'identité de genre pour les hommes évoluant dans le contexte québécois contemporain semble être sa reconstruction à deux conditions: le maintien d'une différence sexuelle signifiante et le rejet simultané dans le non-pensable et le non-faisable de nombreux aspects du genre masculin traditionnel. Cependant, pour réaliser ce travail et résister en même temps à l'incertitude de genre masculin et à la pression vers l'interchangeabilité des identités tout en valorisant une forme d'interchangeabilité dans le couple contractuel, les hommes ne disposent pas d'un savoir semblable à celui des femmes. Comme le dit Emmanuel, «l'homme n'a pas de distance vis-à-vis de lui-même comme la femme en a maintenant [...]. C'est pour cette distance-là que la femme est en avance par rapport à l'homme» et que, ajoutons-nous, l'enjeu de genre masculin est particulièrement crucial et difficile à vivre dans le contexte actuel. Les hommes y vont à tâtons, par expérience individuelle, et utilisent parfois la métaphore de la personne en attendant et en espérant que la redéfinition de leur genre prenne forme au milieu des restes fragmentés et paradoxaux de leur identité de genre traditionnelle.

Les enjeux du couple

«Avant, on ne se parlait pas mais on s'endurait; maintenant on se parle beaucoup, mais on ne s'endure plus.»

Quel est alors dans ce contexte l'enjeu principal du couple? On a vu à travers les témoignages que, bien que les hommes et les femmes n'aient pas à faire face aux mêmes enjeux dans la construction de leur identité de genre, leurs discours accordent souvent une importance semblable à la personne et à l'épanouissement de ses potentialités, quel que soit son genre.

Comment dans ce cas parviennent-ils à combiner «l'héritage de l'un et de l'autre», selon les mots d'un participant?

Nous savons que le couple est en pleine restructuration et reformulation, que les individus qui le composent ne s'unissent plus en obéissant aux critères d'un modèle dominant unique. Il existe plutôt des modèles différents les uns des autres, construits par des acteurs sociaux qui inventent des formes qui étaient à peine pensables il y a quelques décennies ou qui étaient réservées à des cercles restreints.

La fin des certitudes des amours durables, l'accent mis sur la passion, la nouvelle éthique qui enseigne le refus de se sacrifier pour les autres affectent considérablement la notion de couple qui voit ses formes se démultiplier. C'est pourquoi il nous apparaît que le verdict de certains spécialistes des sciences humaines sur la fragilité du couple n'est pas fondé¹³, parce que les individus qui le composent ne font pas face à des modèles fermés et univoques; au contraire, ils sont plus que jamais appelés à en créer de nouveaux.

Aujourd'hui, la virtualité de la diversité des formes de relations possibles s'accompagne elle-même de points de vue qui relativisent les valeurs et les situent au même degré. En effet, la valeur suprême de l'indéfectibilité et surtout de la permanence du couple (se vouer durant toute sa vie corps et âme au conjoint ou à la relation) est ébranlée par la croyance en la contingence (tout peut arriver) et par le relativisme qui définit les valeurs. On accepte désormais de se laisser «porter

13. Lors du colloque du GIFRIC, l'anthropologue R. B. Dandurand estimait que «c'est moins la famille que le couple qui est en danger». Mais de quelle famille s'agit-il? On peut remarquer que les spécialistes de la famille ont récemment effectué un virage conceptuel qui les amène à définir la famille non plus comme une structure nécessairement triangulaire (modèle qui a prévalu pendant plusieurs siècles), mais comme une structure ayant au minimum deux pôles: mère/enfant, père/enfant. Nous pensons que c'est parce que la définition de la famille a changé que cette dernière n'est pas jugée «en état de danger» malgré les transformations flagrantes qu'elle est en train de subir (divorces, familles reconstituées). En revanche, ces spécialistes estiment que le couple est dans une situation de grande fragilité. Nos données nous montrent plutôt que le couple est lui-même en pleine redéfinition et qu'il n'est pas particulièrement en voie de disparaître.

par le temps», et également que l'on puisse soi-même changer dans la durée.

Ainsi, parallèlement à la forme classique du couple, on peut en trouver de nombreuses autres qui se basent sur la structure du contrat; mais la première ne disparaît pas pour autant, ni dans la réalité ni dans les idéaux. Ainsi, comme en témoignent plusieurs des participants et participantes qui ne peuvent se définir ni concevoir leur vie sans un conjoint, il semble que le modèle traditionnel du couple-fusion soit encore viable: «Dans le couple, [la femme] a besoin d'un bon partenaire, autant sur le plan sexe que sur n'importe quel autre plan. [...] *Faut qu'elle se sente être sa femme* [...], qu'elle sente [que pour elle], lui, c'est son piédestal. Qu'elle sente qu'elle peut compter sur lui et que pour lui, elle est importante, très importante.» (Denise, 43 ans¹⁴). Cependant, ce modèle est fortement concurrencé par celui du couple-contractuel, formé par deux individualités distinctes, du moins qui se définissent comme telles, et qui déterminent ensemble ce que sera leur couple. Ce qu'Agnès Pitrou (1990, p. 225) a écrit à propos de la famille s'applique ici très bien au couple: «[La famille] met en jeu le choix volontaire des individus concernés, et non un déterminisme social plus ou moins systématique qui a longtemps dicté à chacun et chacune sa place dans la lignée et dans le groupe de parenté.»

À l'intérieur de cet élargissement des possibilités du couple, l'enjeu auquel l'union amoureuse d'un homme et d'une femme est confrontée dans le Québec actuel est le suivant: Comment concilier l'autonomie de chacun, ses droits et ses libertés, sans détruire le couple et la relation affective? Autrement dit, comment rester un individu à part entière tout en vivant en couple? Ce dilemme marque une rupture avec le modèle traditionnel du couple:

En pensant à mes parents [...], ils étaient plus fermés quand même. Maintenant, je pense que la vie de couple est plus ouverte. Chacun cherche à s'épanouir dans une

14. Greg (49 ans) dit qu'il «ne peut pas imaginer [sa] vie sans [sa] femme».

multitude d'activités. En tout cas, moi, la façon dont j'entrevois le couple, le couple viable, où les deux personnes sont responsables, les deux personnes ont une vie autonome et souhaitent vivre ensemble, s'organisent pour avoir les moments qu'ils partagent. [...] Ce qui est important, c'est que chacun puisse avancer, sentir qu'il avance, sentir qu'il amorce des choses, qu'il évolue.» (Anne-Marie, 50 ans.)

Paul (40 ans) reprend cette définition: «La démarche du couple, c'est vraiment de vouloir rester ensemble, mais de conserver une certaine autonomie [...]. L'idée de se fondre l'un dans l'autre [...] ça n'existe plus. [...] Les gens sont inconfortables avec cette notion-là, de se fondre dans l'autre. C'est vouloir partager des choses, mais conserver leur propre autonomie.»

Comme nous l'a dit Marc (33 ans), le couple est alors formé selon les termes d'un «contrat librement¹⁵ et mutuellement consenti entre deux individus», qui peut être rompu si l'une des parties le décide. Le couple-contrat ne se fonde plus sur une contrainte extérieure, telles les pressions familiales ou sociales. La base même de ce type de couple, qui obéit à des données contractuelles, par conséquent circonstancielles et contextuelles, offre des garanties de stabilité, de solidité qui tiennent aux rappels constants des conditions du contrat. Cependant, ces conditions ne sont ni toujours conciliables ni homogènes et peuvent comporter en elles-mêmes des élé-

15. Ce couple-contrat connaît son extrême limite dans l'article de F. Braun (1987, p. 81-92). L'auteure y définit et y distingue les responsabilités de chaque membre du couple lors de la venue d'un enfant. Tout y est comptabilisé dans les moindres détails, y compris la période durant laquelle la femme porte l'enfant. L'homme est tenu de payer le service que lui rend la femme (porter un enfant). Ce modèle est loin de faire l'unanimité et en a choqué plusieurs qui ont réagi fortement à la «conception marchande des rapports familiaux» qu'il véhicule. Selon eux, c'est un modèle contre nature qui prend prétexte de la réversibilité des sentiments amoureux, c'est-à-dire des changements qui affectent les sentiments au cours d'une vie, ainsi que le principe d'égalité qui doit définir constamment la relation de couple pour amoindrir implicitement les rapports filiaux et amoureux dans ce qu'ils ont d'inconscient.

ments de contradiction. En effet, comment être à la fois libre et engagé? Quelle place donner à la fidélité? Quels sont les compromis à faire et où en situer les limites?

Ce modèle en émergence relève d'une conception du temps qui ne correspond plus à la longue durée. L'engagement dans ce type de couple suppose le partage du temps présent et une certaine projection dans le futur qui reste, et c'est peut-être là l'essentiel, soumise à toutes les incertitudes et qui n'est donc jamais assurée d'un succès: «La pression sociale n'étant plus là, je ne suis pas sûr qu'on soit fait pour être monogame pendant une cinquantaine d'années» (Lillian, 50 ans); «[Le couple], si jamais je trouve un jour que ça ne marche pas, pour moi, c'est pas un drame. Je ne me fixe pas comme objectif qu'on va vivre ensemble pour une vie [...] Si ça arrive pas, ça arrive pas. La vie continue, c'est une étape parmi d'autres.» (Zenan, 38 ans.) Cette possibilité d'un insuccès est, dans ces discours, le fait moins d'une réflexion générale sur les incertitudes du temps que d'une philosophie pragmatique qui intègre l'idée que les valeurs partagées par deux individus libres, qui ont choisi d'être ensemble, peuvent se dissoudre: «S'il y a une chose dans laquelle on n'a pas le contrôle, c'est ça. C'est peut-être ça qu'il faut leur dire, aux enfants. Ça marche tant que t'as des valeurs, que tu partages des valeurs...» (Anne-Marie, 50 ans.)

Les certitudes qui ont longtemps entouré le couple sont remplacées par le possible et l'éventuel qui le rendent nécessairement fluctuant. Dans ce contexte, comment les valeurs et les pratiques qui structurent le couple sont-elles définies? Comment la fidélité et l'engagement mettent-ils en place les frontières qui le délimitent?

Contrairement aux croyances générales, les témoignages recueillis nous montrent que la fidélité est une valeur-pratique déterminante dans un couple (même s'il arrive qu'on n'aime pas le terme). En effet, en se fondant sur le libre choix, «les couples d'aujourd'hui sont plus fidèles qu'autrefois» (Rémi, 68 ans). Ils ne sont pas soumis à des règles indépendantes de leur volonté: «Si je parle de l'époque de mes parents, dans toutes les familles que j'ai connues, peut-être que la fidélité existait en apparence. On ne divorçait pas,

dans ce temps-là. Autrefois, ça durait mais c'était pas si fidèle que ça. La fidélité des jeunes, c'est: "Tu veux aller en voir une autre, eh bien, on se sépare."» (Rémi.) Monique (56 ans) constate que sa «fille et son chum se donnent la liberté d'être fidèles». Shirley (34 ans), s'adressant aux deux hommes de son groupe de discussion qui ont vingt ans de mariage derrière eux, déclare ceci: «Vous, ça a l'air de marcher, mais j'en connais tellement [pour qui] le mariage est plus important que le bien-être des individus. C'est ça que je trouve inquiétant. C'est pas la fidélité à tout prix. C'est une valeur qu'il faut poursuivre, mais il faut qu'elle soit authentique.»

La liberté et l'authenticité recherchées demandent que soient transparents l'un à l'autre ceux qui composent le couple. C'est un couple-*glasnost* qui tend vers le non opaque, vers une parole sans limite¹⁶. Mais, paradoxalement, cette parole porte en elle le risque de la dissolution du couple: «Avant, on ne se parlait pas mais on s'endurait; maintenant on se parle beaucoup mais on ne s'endure plus.» (Louis, 28 ans.)

La puissance de cette recherche de la transparence de deux espaces personnels unis dans le couple contractuel¹⁷ fait de l'engagement qui y est associé un engagement très fort et découlant d'un choix plus libre que dans l'autre modèle; car si on ne sait pas où on va, on sait d'où on vient et ce qu'on est. Par conséquent, la responsabilité de chaque membre du couple face à l'échec ou à la réussite de cette union devient beaucoup plus lourde et la relation plus intense. N. Luhmann (1990, p. 24) note justement que «la société moderne se signale par un accroissement à un double égard des possibilités plus nombreuses de relations impersonnelles et des relations personnelles plus intenses».

Le couple est donc travaillé par deux mouvements qui ne sont pas compatibles: d'une part, la mise à nu de la subjec-

16. À ce propos, il est frappant de constater que parmi les atouts qui font la réussite d'un couple, la «communication» et «l'échange» ont été mentionnés très fréquemment.

17. C'est à juste titre que B. Arcand (1991, p. 208) pense qu'il faudrait, pour la société moderne, non pas opposer le privé au public, mais le public au personnel.

tivité, la recherche du moi profond et son exposition à l'autre (au partenaire), «s'abandonner et se livrer» (Paul, 40 ans), et, d'autre part, la recherche de la liberté et la préservation de l'autonomie. Dans ce *double-bind*, la fidélité se compartimente, se fragmente, et des définitions extrêmement originales apparaissent: chaque couple se donne le droit de définir la sienne propre.

En effet, selon les conditions du contrat, on peut être parfaitement fidèle tout en entretenant des relations en dehors du couple¹⁸: la sexualité, qui répond aux besoins du corps, est alors bien distincte du cœur, des sentiments amoureux. Plusieurs de nos interlocuteurs ont livré leur réflexion sur la question:

Je pense que dans la vie, un couple doit faire face à plusieurs situations; c'est inévitable que dans un couple, une des deux personnes soit irrésistiblement attirée par quelqu'un d'autre [...] et que l'autre soit obligé de dire: «Je pense que c'est plus fort que toi, vas-y, vis ce que tu as à vivre et je suis persuadé que si tu m'aimes, tu vas revenir.» Si un couple ne résiste pas à ça, c'est qu'il ne peut pas survivre [...]. La fidélité de corps, [c'est différent de] la fidélité d'esprit [...]. Être capable de comprendre la personne dans son individualité plus que par rapport à toi dans le couple. (Emmanuel, 29 ans.)

Dans la fidélité, il faut savoir aussi «être vrai et fidèle à soi». La fidélité devient l'équivalent du respect de soi et du respect de l'autre; cela signifie que le monde extérieur a, comme nous l'avons déjà souligné, peu d'influence sur le contenu du contrat de couple¹⁹, car la fidélité à soi n'est que

18. Si ce type de fidélité est concevable pour certains, il est entièrement rejeté par d'autres pour lesquels le couple s'inscrit dans des limites tabous. C'est le cas, par exemple, d'une immigrante de 54 ans qui s'élève contre le manque de respect manifesté par les Québécoises (des «coureuses») face à l'institution du mariage, le symptôme principal, selon elle, de leur peu de scrupule à séduire des hommes mariés.

19. C'est ce qui explique la compréhension que l'on affiche actuellement vis-à-vis des couples dont les membres ont décidé de vivre séparés. Ce

l'autocontrôle du moi dans sa relation à l'autre moi et à son territoire propre. On peut par ailleurs être fidèle en faisant don de soi à l'être aimé et, bien entendu, on peut être fidèle au sens classique.

Cependant, c'est moins dans la fidélité que dans l'engagement de chacun des membres du couple que se définissent la pratique et la représentation que se font les acteurs sociaux de leur genre. À l'intérieur de l'enjeu qui consiste à maintenir le couple tout en reconnaissant le droit de chacun à l'autonomie et à la liberté, le discours sur l'engagement est parallèle au discours sur la réalisation de soi et sur la personne. Il replace les hommes et les femmes dans des cadres quasi opposés.

Ainsi, une des stratégies des femmes face au couple consiste à s'y investir affectivement, financièrement, etc.²⁰: «Ce sont les femmes qui investissent le plus dans le couple, qui les premières soulèvent les problèmes [auxquels il est confronté].» (Louis, 28 ans.) En revanche, les hommes ou bien commencent à apprendre à faire cet investissement (notamment les moins de trente ans qui surpassent, selon les témoignages, leur partenaire dans ce domaine²¹), ou bien «désinvestissent le couple, car dès qu'ils sentent que c'est sérieux, ils lèvent le *fly*» (Monique, 56 ans).

Les hommes semblent plus «prudents» dans l'engagement, ce qui, dans le quotidien, se manifeste dans la répartition des dépenses: «[Pour] tout ce [qui touche] au matrimonial, je me suis rendu compte que les femmes — ça touche les femmes assez jeunes jusqu'à quarante ans — vont mettre tout leur argent dans le couple, alors que l'homme est beaucoup

phénomène attire de plus en plus d'adeptes. Ainsi Martine (46 ans) a fait ce choix parce qu'elle se sent «plus libre». Mais cette liberté n'exclut nullement l'engagement et la fidélité à son conjoint.

20. On peut rapprocher cette stratégie de celle que nous avons notée dans la section sur l'enjeu féminin, et qui consiste à préserver le couple au nom du choix en faveur de la maternité.

21. «C'est souvent le mari ou le *chum* qui rame [...]. Je ne sais pas, il me semble que les hommes entre vingt et trente ans essaient plus de savoir pourquoi ça va pas. Ils essaient de parler.» (Christine, 26 ans.)

plus réticent, il garde toujours quelque chose. Mais les femmes, je ne pense pas qu'elles soient moins informées ou moins éduquées, [elles sont du genre à dire]: "moi, c'est une chose: c'est un couple." (Christine, 26 ans.) Ces femmes «veulent que l'harmonie, l'amour restent dans le foyer. Les femmes vont être plus portées à faire des efforts, contrairement aux hommes. Ils vont dire: "Oh, ça ne marche pas, je m'en vais". Les femmes vont plus "prendre leur trou". Elles vont plus être portées à faire des sacrifices, à être plus patientes.» (Louis, 28 ans.)

La description des femmes engagées dans ce processus relève du registre des dichotomies socialement construites entre les deux genres. Elles sont alors plus «émotives», plus «expressives». À l'inverse, les hommes se sentent moins concernés, «parce qu'ils sont moins compétents affectivement. Et cette compétence se développe très tôt [...]. Alors les hommes ont peut être moins de nuances, et leur registre affectif est peut-être moins étendu que pour les femmes.» (Patrick, 29 ans.)

L'aspiration à l'interchangeabilité dans les pratiques (dont l'un des symptômes est la référence à la notion de personne complète et épanouie) trouve sa limite dans les expériences affectives des femmes et des hommes engagés dans des relations mutuelles, dont le couple. En effet, d'un côté, les hommes et les femmes expriment leur désir de se libérer des contraintes inhérentes au déterminisme de genre, mais de l'autre, lorsqu'ils s'engagent dans une relation affective, qu'elle soit amoureuse ou amicale, ce déterminisme se manifeste dans leurs pratiques et dans leurs échanges, et vient défier leurs tentatives et redéfinition. Les différences entre les genres, de même que les rapports d'attraction et de séduction, reprennent leur place réelle sur l'échiquier. La notion de personne, dans ce qu'elle suppose de neutre, et les déplacements des enjeux qu'elle implique s'effacent devant la reconnaissance des différences entre les genres. Les relations amicales entre un homme et une femme semblent particulièrement vulnérables à cette réapparition en force de la différence des genres et des contraintes qui y sont liées: elles sont

vécues avec beaucoup de prudence de part et d'autre, *a fortiori* lorsque la femme ou l'homme, ou bien les deux, sont engagés par ailleurs dans une relation de couple.

En somme, le couple constitue un véritable laboratoire où les identités de genre sont mises à l'épreuve et où les définitions de la personne, de l'être humain semblable à tous les autres, jugé sur «ses capacités de faire et de ne pas faire» (Louis), sont ébranlées. Ce paradoxe signifie que les positionnements identitaires du genre prennent, comme nous l'avons noté à plusieurs reprises, des formes diverses. Autrement dit, dans tout contexte, il existe plusieurs formes possibles qui s'imbriquent les unes dans les autres, au point d'engendrer des pratiques et des représentations contradictoires du genre. Ce jeu se reproduit dans le champ de l'identité individuelle qui tente parfois de combiner l'inconciliable.



Lorsque nous avons commencé cette recherche, nous ne doutions pas de la richesse des réactions que le sujet allait susciter. Nous redoutions le silence ou les réponses évasives et trop générales qui nous auraient éloignées de ce que nous voulions le plus comprendre, à savoir comment des personnes vivant dans une société se définissent les unes par rapport aux autres comme homme et comme femme, et quelles sont les stratégies qu'elles emploient pour investir, négocier et modeler les territoires de ce qu'on appelle le masculin et le féminin. Fort heureusement, les rapports de genre ne laissent personne indifférent. Nous avons compris, à travers les discussions que nous avons eues pendant et après l'enquête, l'importance d'une réflexion sur les rapports de genres, ici au Québec où, nous dit-on sans cesse, les hommes ont peur de l'engagement, tandis que les femmes le déplorent et décident après maintes tentatives de faire le monde sans eux, de se passer d'eux; une réflexion donc qui tienne compte de la réalité complexe des rapports de genres et des mouvements mêmes qui les font.

Pour ce, il s'agissait de ne pas figer les propos ni de les inscrire dans un cadre unique qui correspondrait davantage à

des conceptualisations universitaires, mais plutôt de faire ressortir la dynamique de confrontation des acteurs sociaux face à une réalité qui les concerne très directement. C'est pourquoi nous avons insisté sur les enjeux, car les rapports de genres sont une réalité qui se fait et se construit sans cesse, une réalité fragmentaire, jamais homogène, qui s'articule autour d'identités tout aussi fragmentaires et kaléidoscopiques, et qui s'adaptent aux différents lieux où chacun, chacune doit se définir (famille, couple, travail).

Ainsi, au Québec, deux ensembles de pratiques et de représentations semblent se superposer pour constituer la dynamique des enjeux de genre. L'un est basé sur la reconnaissance de la différence des genres et l'autre sur la non-différence. Ces ensembles ne sont pas exclusifs l'un à l'autre. Refuser de les dissocier revient à reconnaître «les modalités d'articulations contradictoires» (Daune-Richard et Devreux, 1989, p. 71) et la complexité de la production des identités de genre.

Dans un contexte où les relations entre l'individu et la société ont changé, où les contraintes sociales intervenant dans les relations individuelles sont beaucoup moins fortes que par le passé, dans un contexte donc où le possible et le permis se sont considérablement élargis, les femmes et les hommes sont appelés, peut-être pour la première fois dans l'histoire, à créer des relations uniques et singulières qui répondent plus à leurs attentes qu'à celles de leur environnement social. En réaction à cette ouverture de la société, ils élaborent et mettent en œuvre, en tant que femme ou homme, des stratégies variées et nouvelles qui sont davantage compatibles avec leurs enjeux personnels.

Ce qui frappe dans les discours sur les identités de genre au Québec et sur les relations qui en résultent, c'est la prise de conscience chez les acteurs sociaux de l'existence d'une foule de possibilités de relations entre les hommes et les femmes, inimaginables jusqu'à tout récemment. Ces multiples relations virtuelles ne sont pas considérées par les intéressés comme une utopie sujette à être rejetée au nom d'une vérité suprême, mais comme des réalités possibles dont les élé-

ments peuvent parfaitement se superposer à d'autres formes de réalités déjà existantes. Ainsi, toutes les formes de couple seraient-elles possibles et pour la plupart réalisables.

Une des conséquences de cette virtualité, qui s'explique par les transformations portées par les mouvements sociaux, notamment ceux des femmes et des jeunes en Occident en général et au Québec en particulier, est l'émergence, à travers la notion de personne, de l'idée de l'interchangeabilité des genres. Cette idée comporte, selon nous, un danger, car poussée à l'extrême, elle dépasse l'équité souhaitée dans la répartition des responsabilités et des tâches à l'intérieur d'une famille, d'un couple ou au travail, outrepassa la recherche de l'égalité et succombe à l'idée de l'identique²². Autrement dit, elle tend à fondre l'un et l'autre genre dans le même moule et remet ainsi en cause l'idée même de la procréation, d'autant que les nouvelles technologies de reproduction facilitent largement cette projection. Le fait que les femmes et les hommes se définissent d'abord comme des personnes avant de se voir comme des êtres sexués, des individus à part entière qui ne demandent qu'à se réaliser pleinement, peut conduire, selon nous, à brouiller les cartes des déterminations qui confèrent aux hommes et aux femmes des rôles précis dans la procréation. L'interchangeabilité peut évacuer cette différence fondamentale qui nous semble être la base constitutive des sociétés humaines. Pour que les êtres humains puissent continuer à procréer et à produire ce qu'on appelle le social, il faut maintenir une différence entre les hommes et les femmes. Ainsi, un des enjeux qui ressort des discours des femmes et des hommes au Québec concernant leur identité de genre est de savoir s'ils vont maintenir le principe de la différence dans l'égalité ou s'ils feront fi de cette différence constitutive et donneront implicitement raison aux nouvelles technologies de reproduction en effaçant progressivement la question des origines. Mais cela, c'est l'avenir qui nous l'apprendra!

22. Louis Dumont (1983, p. 259) écrit que «comme la transition est facile de l'égalité à l'identité, le résultat à longue échéance sera probablement un effacement des caractères distinctifs au sens d'une perte de sens de la valeur attribuée précédemment aux distinctions correspondantes».

RÉFÉRENCES

- ARCAND, Bernard (1991). *Le jaguar et le tamanoir, vers le degré zéro de la pornographie*, Montréal, Boréal.
- BADINTER, Élisabeth (1992). *De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob.
- BRAUN, F. (1987). «Malgré et avec l'amour: une entente de parentage», dans Renée B. DANDURAND (dir.), *Couples et parents des années 80*, Québec, IQRC.
- COLLIN, Françoise (1989). «L'irreprésentable de la différence des sexes», dans Anne-Marie DAUNE-RICHARD et al., *Catégorisation de sexe et construction scientifique*, Toulouse, Université de Provence CEFUP, p. 27-41.
- (1992). «Praxis de la différence. Notes sur le tragique du sujet», *Les Cahiers du GRIF*, n° 46, p. 125-141.
- DAUNE-RICHARD, Anne-Marie et Anne-Marie DEVREUX (1989). «Catégorisation sociale de sexe et construction sociologique du rapport social entre les sexes», dans Anne-Marie DAUNE-RICHARD et al., *Catégorisation de sexe et construction scientifique*, Toulouse, Université de Provence, CEFUP, p. 67-71.
- DUMONT, Louis (1983) *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Éditions du Seuil.
- GIFRIC (Groupe interdisciplinaire freudien de recherches et d'interventions cliniques et culturelles) (1991). Colloque annuel sur le thème «La famille: enjeux et impasses».
- HOLLWAY, Wendy (1984). «Gender Difference and the Production of Subjectivity», dans J. HENRIQUES et al., *Changing the Subject. Psychology, Social Regulation and Subjectivity*, Londres, Methuen, p. 227-263.
- LUHMAN, Niklas (1990). *Amour comme passion, de la codification de l'intimité*, Paris, Aubier.
- PITROU, Agnès (1990). «Conclusion», dans Denise LEMIEUX (dir.), *Familles d'aujourd'hui*, Québec, IQRC et Musée de la civilisation.
- SCOTT, Joan (1988). «Introduction», dans Joan SCOTT (dir.), *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press.

ANONYMOUS (1982). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

BAIRD, E. (1987). *Les mariages et les divorces*. Paris: Larousse.

BEAUGRAND, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

COLVIN, K. (1989). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

DONICIS, A. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

DUBREUIL, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

ELIE, R. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

GILBERT, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

HALL, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

HEGEL, G. W. F. (1830). *La philosophie de l'esprit*. Paris: Garnier.

HUNTER, G. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

JACOBS, A. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

JACKSON, B. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

KEVIN, A. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

KLUG, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

LAZARUS, R. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

LEVINE, M. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

LISSA, G. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

MAURICE, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

MEYER, R. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

MOORE, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

MURPHY, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

NATHAN, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

NEWMAN, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

OSWALD, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

PARKER, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

PERMAN, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

ROBERTS, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

RUBIN, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

SCOTT, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

SMITH, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

SPRING, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

STEINBERG, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

SWANSON, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

TAYLOR, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

THORNTON, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

VAUGHAN, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

WALKER, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

WARD, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

WATSON, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

WEBER, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

WELLS, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

WILSON, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

WOOD, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

WRIGHT, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

ZIMMERMAN, J. (1987). *Le mariage et la famille en France*. Paris: Larousse.

Conclusion

Contre tous les dogmatismes, contre les certitudes sclérosées des convertis au «réalisme», nous avons tenté, dans ce livre, d'étendre le débat sur l'avenir du Québec en le plaçant dans le contexte large du destin d'une humanité dont la course vers l'avenir ressemble de plus en plus à une dérive...

Une dérive accélérée par la prédominance, dans le discours et dans les têtes, de deux articles de foi, deux millénarismes paresseux qui tiennent trop souvent lieu de réflexion: le marché et la nation.

On aurait pu croire qu'après deux siècles d'échecs et de déboires, l'idéologie de la régulation sociale par le marché se soit retrouvée à la fourrière de l'histoire, avec l'autorité de droit divin, le phlogistique et la pierre philosophale... Il n'en est pourtant rien: plus que jamais on continue de confondre liberté avec libre marché, dynamisme avec concurrence, rationalité avec économie d'échelle. Ambiguïté profonde héritée de l'histoire, qui nous a apporté, en même temps, une émancipation notable de l'homme et la croyance naïve que l'on pouvait laisser à l'entreprise individuelle la répartition des ressources rares de la planète. Il faudra un jour faire la liste des fausses certitudes et des évidences creuses que cette fixation sur les prétendues vertus du libre marché ont laissées dans notre représentation du monde. Peut-être alors pourra-t-on, enfin, interroger sérieusement le rôle de l'État et les droits des individus à l'aube du troisième millénaire...

Et que dire de la nation? Naguère dépôt de tous les espoirs d'émancipation, puis peu à peu vidée de sens par les exigences de la mondialisation, elle semble écartelée entre les cauchemars bosniaques et les platitudes des autonomistes technocrates. Comme si la question de l'identité avait de plus en plus de mal à se poser dans les termes de la nation. La terre a mal au collectif, et la première victime de ce malaise est la nation. Ce qui pourrait être source de création culturelle autonome, cadre spatial et communautaire à une qualité de vie adaptée aux aspirations de chacune et de chacun, est devenu slogan creux ou, pire, reproduction du même à saveur artificielle ajoutée (la «spécificité» québécoise...).

Les valeurs fondamentales de liberté et d'autonomie sont ainsi détournées au profit des puissants de l'heure, dans le grand silence bruyant et complice des intellectuels. Silence bruyant, car le bavardage disciplinaire forme une grisâtre toile de fond à l'absence de projet libérateur comme au néant de la critique fondamentale. Les intellectuels n'ont plus d'idées; ils n'ont que des connaissances... On en sait plus sur les aspirations du paysan français à la veille de la Révolution que sur les moyens de rendre vivable l'est de Montréal. Mais surtout, on ne sait plus trop quel est le *rapport* qui devrait lier ces deux réalités. Derrière le discours creux de l'interdisciplinarité, les disciplines se sont repliées sur elles-mêmes, en quête de ce Graal suprême qu'est la trop fameuse «rigueur» disciplinaire. On a alors assisté, au cours des quinze dernières années surtout, à l'émergence d'un nouveau dogmatisme de la recherche, sanctionné autant par les politiques subventionnaires que par la peureuse autodiscipline des scientifiques. Le valeureux «scientifique» pouvait enfin se libérer du chantage plus ou moins subtil des partisans de l'«engagement» et valoriser aux yeux du monde et de ses pairs les «vraies» questions de méthodes, articulées évidemment sur une stratégie adéquate de publication. En parallèle s'est développé un processus de délégitimation de l'intellectuel engagé, fondé sur la dénonciation des raccourcis théoriques et des à-peu-près empiriques des militants de naguère. Le bruit et la fureur du débat politique ont été remplacés par l'audience

policée des colloques savants. Mais à quel prix! Le grand renfermement disciplinaire a laissé aux organisateurs d'élections et aux politiciens à la petite semaine le monopole du discours sur l'avenir. C'est alors que l'on a appris ces graves «vérités», à savoir que la concurrence mondiale avait restreint nos options, que le gouvernement devait réduire son budget, que le chômage ou l'aide sociale étaient devenus une forme inévitable de vie pour un cinquième de la population. Dans le silence complice de ceux et celles qui ont pour fonction première de comprendre le monde et de travailler à cerner les enjeux d'aujourd'hui, l'avenir a pris les formes cauchemardesques et étroites de la bêtise technocratique.

Le but de ce petit livre n'est évidemment pas, on l'aura vite compris, de proposer des solutions ou d'établir un programme d'action. Il est né simplement de notre espoir commun d'éclairer les enjeux fondamentaux dont la réponse détermine notre avenir collectif. Pour cela, il fallait essayer de formuler les questions autrement, de cerner les problèmes qui se posent à tous et à toutes, de voir de quelles façons ils se matérialisent ici et maintenant. C'est pourquoi nous avons refusé de faire le bilan des certitudes actuelles ou l'abécédaire de nos problèmes sociaux. Les questions de l'avenir se posent évidemment aux acteurs d'aujourd'hui, mais dans des formes inédites qui tiennent à la (re?)-construction de notre identité individuelle et collective à l'aube du troisième millénaire, et après deux générations de mutations radicales des modes d'exister sur la planète. Identité fragile, fondée sur une culture et des représentations du monde ébranlées par le retour du monde fini, les incertitudes écologiques, la naissance de nouvelles solidarités fondamentales entre les nations et les groupes, le recentrage des relations sociales dans un monde où les rapports entre travail, production et consommation sont bouleversés. Le gigantesque effacement des certitudes dogmatiques de naguère, le blocage des projets collectifs d'aujourd'hui imposent de repenser notre rapport au monde, de réinventer, sur les bases fragiles des aspirations cachées, ce qu'il faut bien appeler le bonheur...

pour des raisons de principe, mais aussi parce qu'il est impossible d'adopter un point de vue purement technocratique. En fait, on ne peut pas se limiter à une simple description de la situation. Il faut aussi chercher à comprendre les causes profondes de la détérioration des conditions de vie et à proposer des solutions viables. C'est pourquoi il est essentiel de développer une approche globale qui tienne compte de tous ces aspects. En outre, il est important de favoriser la participation des citoyens à la prise de décision, car cela permet de mieux répondre à leurs besoins et de renforcer la confiance dans les institutions publiques. Enfin, il ne faut pas perdre de vue que le développement durable est un processus continu qui nécessite une attention constante et une adaptation constante aux nouvelles situations.

Table

Introduction

Jean-Marie Fecteau, Gilles Breton, Jocelyn Létourneau.....	7
---	---

LE QUÉBEC DANS LE MONDE, LE MONDE DANS LE QUÉBEC

De la mondialisation: ses contraintes, ses défis, ses enjeux	
Gilles Breton	19
Identités, inégalités et territoires: une société à déconstruire	
Christopher McAll.....	41

L'ESPACE PUBLIC

De la démocratie au Québec: enjeux et perspectives	
Chantal Maillé et Daniel Salée	61
Le citoyen dans l'univers normatif: du passé aux enjeux du futur	
Jean-Marie Fecteau	83
«Postidentité»: les images médiatiques de l'Éros et de la nation au Québec	
Elsbeth Probyn, avec la collaboration de Roberto Induni.....	102

LA RECOMPOSITION DU COLLECTIF

Travail, identité et action syndicale: le cas des enseignants Christian Payeur	123
Évolution du rapport au travail: le cas des jeunes chômeurs qui s'identifient peu au salariat Paul Grell	142
L'espace régional, reflet des différences ou miroir de l'unité? Serge Côté	172

LA RECOMPOSITION DE L'INDIVIDU

Les chemins accidentés. Éthique et écologie Yves Vaillancourt	209
Silence, bruits, liens, citoyenneté: l'espace de la transcendance québécoise Louis Rousseau	223
Être une femme, être un homme: ambiguïtés des rapports femme-homme au Québec Ratiba Hadj-Moussa et Florence Piron	252
Conclusion Jean-Marie Fecteau, Gilles Breton, Jocelyn Létourneau	289